



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

La bataille de Sébastopol : un blockbuster sur fond de bataille mémorielle

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Octobre 2021

Parmi les nombreux films russes consacrés à la Seconde Guerre mondiale réalisés ces dernières années, *Résistance* (en russe : « Битва за Севастополь », littéralement *La bataille de Sébastopol*), sorti en 2015, comporte plusieurs particularités sur lesquelles il nous semble intéressant de nous arrêter.

Comme bon nombre de *blockbusters* traitant de cette période, son contenu est autant patriotique que sa réalisation est hollywoodienne, particularité dont le cinéma russe contemporain nous a désormais habitués.

Pour des spectateurs occidentaux, pour qui la connaissance des opérations militaires sur le front de l'Est se résume en général aux batailles de Stalingrad ou de Koursk, le film traite non seulement d'épisodes moins connus de la guerre, mais avec un point de vue nettement moins familier. De plus, il s'agit d'une coproduction russo-ukrainienne, chose qui semble devenue très improbable aujourd'hui.

À travers le parcours de Lioudmila Pavlitchenko, tireuse d'élite de l'Armée rouge, le film aborde les premiers mois de la Grande Guerre patriotique — appellation russe pour désigner la guerre contre l'envahisseur nazi — à travers deux batailles clés, celles d'Odessa et de Sébastopol. Comme la plupart des productions récentes, le film n'échappe pas au manichéisme et à l'héroïsation souvent caricaturale du soldat russe, de la base au haut commandement. Cependant, le fait qu'il soit centré sur une jeune femme cultivée — lors de l'annonce de l'agression allemande, elle suit des études d'histoire à l'université d'Odessa — permet d'éviter une série de clichés virils propres aux films de guerre.

Résistance est entrecoupé de *flashforward* (sauts temporels dans le futur), où l'on retrouve la jeune snipeuse aux États-Unis en 1942, participant à la tournée d'une délégation soviétique, destinée à promouvoir l'adhésion et l'aide américaine à leur effort de guerre. Le cadre est véridique, Lioudmila Pavlitchenko a effectivement participé à cette délégation envoyée au Canada et aux États-Unis en septembre 1942. La jeune femme semble avoir toutes les qualités pour l'exercice : elle est jeune, courageuse, patriote, cultivée et aurait à elle seule tué plus de 300 soldats ennemis durant les quelques mois passés sur le front. Cette partie du film est assez intéressante, en ce sens qu'elle offre un point de vue russe sur cette tranche d'histoire rarement traitée au cinéma. Le récit est centré sur l'amitié naissante entre Lioudmila Pavlitchenko et Eleanor Roosevelt, dont on connaît l'engagement politique à gauche, sinon les sympathies prosoviétiques. La *first lady* accompagne la jeune soviétique lors de ses

meetings et ses rencontres avec la presse, la conseille, la soutient, lui vient en aide lorsqu'une question est trop embarrassante, parce qu'elle voit en elle l'incarnation de l'intégrité et du courage de la lutte contre le nazisme. Malgré certains excès caricaturaux, le réalisateur pointe quelques faits intéressants ou anecdotes oubliées, comme la chanson *Miss Pavlichenko* écrite en 1942 par le chanteur et guitariste folk Woody Guthrie, qui entonne le refrain :

*Fell by your gun,
Fell by your gun,
For more than three hundred nazis fell by your gun¹.*

Le cœur du film se déroule cependant sur le front de l'Est, depuis le déclenchement de l'opération Barbarossa jusqu'à la chute de Sébastopol en juillet 1942.

La narration est classique, on y suit l'existence paisible et heureuse de la jeune étudiante et de ses amis, jusqu'à l'annonce à la radio de l'invasion allemande. Viennent ensuite la guerre, la mobilisation, les entraînements et les combats. Le réalisateur Sergueï Mokritski n'évite pas les clichés liés à l'héroïsme et au courage des soldats russes, dépeignant un esprit de corps idéalisé au sein de l'Armée rouge, de la base au sommet. Les qualités de tireuse d'élite de Lioudmila Pavlitchenko se révèlent lors du siège d'Odessa, forgeant peu à peu sa légende. Après la chute de la ville à la mi-octobre 1941, elle accompagne les forces qui parviennent à rejoindre Sébastopol, où s'engage une défense acharnée qui constituera une épine dans le pied du Reich, jusqu'à la chute de la ville en juillet 1942.

Même si une analyse fine tant sur le fond que sur la forme du film ne manquerait assurément pas d'intérêt, ce que nous désirons relever ici, ce sont les absences, ce que le réalisateur n'a pas abordé, mais aussi quelques éléments de contexte.

Un film réalisé en pleine crise de Crimée

Le film est sorti au printemps 2015, quelques semaines avant les commémorations des 70 ans de la capitulation allemande, mais aussi près d'une année après l'annexion de la péninsule de Crimée par la Russie en mars 2014. Il est par conséquent l'un des derniers issus d'une collaboration russo-ukrainienne. On aurait en effet du mal à imaginer une telle production, qui plus est sur ce thème, sortir aujourd'hui.

Le tournage du film n'a pas été un long fleuve tranquille. Commencé fin 2013, à Kiev et à Sébastopol, au moment où commençaient les manifestations pro-européennes du mouvement Maïdan, les choses se compliquent lorsque Viktor Ianoukovitch, le président prorusse est contraint de fuir Kiev durant la nuit du 21 au 22 février 2014. La tension monte au sein de l'équipe de tournage, dans une Crimée sur pied de guerre où des forces d'élite russes prennent le contrôle d'une série de lieux stratégiques, prélude à

¹ Tombés sous vos balles, tombés sous vos balles, plus de trois cents nazis sont tombés sous vos balles.

l'annexion. La suite du tournage se déroulera alors à Odessa et, malgré la crise, malgré le sujet et le fait qu'il s'agisse d'une coproduction russo-ukrainienne, le réalisateur parvient à boucler son film, qui, malgré un vernis apolitique ne pas cache un parti pris plutôt prorusse. Chose étonnante, des voix officielles, tant en Russie qu'en Ukraine se sont disputé les mérites de cette coproduction qui a rencontré un succès populaire de part et d'autre de la frontière. « Nous le considérons comme un film ukrainien » a indiqué à l'AFP un porte-parole de l'Agence ukrainienne du cinéma à Kiev. « C'est un film sur une victoire que nous partageons » affirmait quant à lui Vladimir Medinski, le très controversé ministre de la Culture russe². Quant au réalisateur Sergueï Mokritski, qui a grandi en Ukraine, mais vit en Russie, il affirmait : « J'espère que, durant deux heures, Russes et Ukrainiens seront unis pour partager notre histoire commune. »

Le grand absent du film : le massacre des Juifs d'Odessa

Pour un film qui prétend à une certaine rigueur historique, plusieurs omissions ont de quoi surprendre, notamment en ce qui concerne le siège d'Odessa.

Lors du déclenchement de Barbarossa, la ville est alors le premier port de la mer Noire. Les Allemands la mentionnent pourtant à peine dans leurs plans, sans doute parce qu'ils pensent qu'elle tombera aisément³. Cependant, contrairement à ce que montre le film, les Soviétiques ne se défendent pas contre la *Wehrmacht*, mais contre la 4^e armée roumaine. En effet, c'est à la demande expresse d'Hitler qu'Ion Antonescu, le dictateur roumain, a accepté d'envoyer ses troupes au-delà du Dniestr, au-delà de la Bessarabie (territoire partagé aujourd'hui entre la Moldavie et l'Ukraine) sur des territoires qu'il ne revendiquait pas. Malgré ces faits connus, le rôle des armées roumaines n'est même pas évoqué dans le film.

De plus, ce sont ces mêmes troupes roumaines, et non des *Einsatzgruppen* allemands, qui vont organiser les massacres des Juifs de la ville une fois celle-ci tombée. En 1940, un tiers des 600 000 habitants d'Odessa sont juifs. En octobre 1941, la ville est évacuée à l'issue d'une résistance acharnée de deux mois. 150 000 civils, 86 000 soldats et une quantité importante de matériel de guerre sont exfiltrés vers Sébastopol. Parmi les habitants qui restent pris au piège à Odessa, il faut compter près de 100 000 Juifs.

Le 22 octobre (la ville est tombée le 16 octobre), une bombe cachée dans l'ancien immeuble du NKVD, devenu le quartier général roumain, explose, tuant 67 militaires (principalement des Roumains, mais également 4 officiers allemands), dont le général Glogojanu et son chef d'état-major.

² https://www.lepoint.fr/culture/bataille-pour-sebastopol-russes-et-ukrainiens-reconcilies-par-un-film-15-04-2015-1921550_3.php, consulté le 15 septembre 2021.

³ Sur les aspects militaires du siège d'Odessa, mais aussi sur les massacres qui ont eu lieu à la suite de la prise de la ville, voir : Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, *Barbarossa 1941. La guerre absolue*, Paris, Passés composés/Humensis, 2019, p. 1241 et suiv.

Les représailles envers les auteurs désignés, à savoir *les Juifs et les communistes*, sont immédiates et brutales⁴. Le matin du 23 octobre, des centaines d'habitants, principalement des Juifs, sont pendus aux lampadaires le long des boulevards, aux arbres dans les parcs ou dans les entrées d'immeubles. Plus tard dans la journée, environ 19 000 Juifs sont rassemblés près du port où ils sont abattus ou brûlés vifs. Les jours suivants, des milliers d'autres sont emmenés à quelques kilomètres au sud-ouest de la ville, dans le village de Dalnik, où ils sont également assassinés. Difficile d'avoir une estimation précise du nombre de victimes. Selon les historiens Aleksandr Kruglov et Kiril Feferman, de 25 000 à 30 000 Juifs d'Odessa ont été massacrés entre le 23 octobre et début novembre 1941⁵. Sans compter le sort réservé aux survivants, rassemblés tout d'abord dans des ghettos aux abords de la ville. Ceux qui ne sont pas morts de froid, de maladie ou de faim pendant l'hiver seront déportés dans la partie de l'Ukraine comprise entre le Dniestr et le Boug, dans ce que les Roumains nomment alors la Transnistrie, une zone de déportation du régime Antonescu, où les résistants, les Roms et les Juifs sont assassinés (avec la collaboration des nazis) ou mis au travail forcé dans des conditions épouvantables.

Bien sûr, le sort des Juifs d'Odessa n'était pas l'objet du film, mais est-il concevable qu'il n'en soit nulle part fait mention ? Pourrait-on traiter de la bataille et de la prise de Kiev sans ne fut-ce qu'évoquer Babi Yar⁶ ?



⁴ L'initiative de venger les victimes de l'explosion vient des généraux Iosif Jacobinici, commandant de la 4^e armée, et Constantin Trestioreanu, commandant militaire d'Odessa, mais les représailles n'auraient pas atteint un tel degré de barbarie sans l'intervention personnelle du *Conducător*, Ion Antonescu.

⁵ Aleksandr Kruglov et Kiril Feferman, « Bloody Snow : The Mass Slaughter of Odessa Jews in Berezovka uezd, Beginning 1942. », dans *Yad Vashem Studies* 47, 2 (2019), p. 13-42. https://www.academia.edu/41824199/Bloody_Snow_The_Mass_Slaughter_of_Odessa_Jews_in_Berezovka_uezd_Beginning_1942_With_Alexander_Kruglov_Yad_Vashem_Studies_47_2_2019_13_42

⁶ Notons par ailleurs que les prises de Kiev et d'Odessa se déroulent à moins d'un mois d'intervalle.

Conclusion

La Grande Guerre patriotique est devenue l'un des piliers de la mémoire historique en Russie. Les films dont elle constitue le cadre ont proliféré ces dernières années, participant à la construction d'une identité nationale voulue par le Kremlin, avec d'inévitables ambiguïtés vis-à-vis de l'époque soviétique. Peut-être plus encore depuis la révolution ukrainienne de 2014, la mémoire historique est ajustée au contexte de confrontation avec l'Occident. *Résistance* est sorti peu après l'annexion de la Crimée par la Russie, à un moment charnière dans la détérioration des relations Est-Ouest. Nul doute que si le film était réalisé aujourd'hui son traitement serait différent.

Par ailleurs, s'interroger sur la mémoire historique russe à travers leurs productions cinématographiques ne peut que nous pousser à porter un regard critique sur les productions occidentales. Il est en effet peu contestable que, du *Jour le plus long* (1962) à *Dunkerque* (2017) en passant par *Patton* (1970), les grandes productions qui sortent avec une périodicité soutenue chez nous participent aussi à construire nos représentations.

Pour finir, une particularité du champ mémoriel russe est le fait que, malgré la place centrale que la Seconde Guerre mondiale y occupe, la Shoah y reste totalement périphérique. C'est particulièrement palpable lorsque l'on s'attarde sur le cinéma⁷. Chose paradoxale au regard du rôle de l'Union soviétique dans la libération de l'Europe et de la mise au jour de l'ampleur de la politique génocidaire nazie. *A contrario*, la Shoah n'est pas pour autant une question taboue. La preuve en est que Vladimir Poutine ne dédaigne pas de la brandir comme arme politique lors de bras de fer engagés avec la Pologne, l'Ukraine, ou d'autres pays d'Europe orientale, lorsqu'il s'agit de les discréditer en pointant leurs complicités passées. En guise d'exemple, lors des commémorations des 75 ans de la libération d'Auschwitz, à Yad Vashem, en janvier 2020, il fallait être naïf pour ne voir dans son discours⁸ et dans la mise en scène de sa proximité avec le premier ministre israélien d'alors qu'une sensibilité à la mémoire de la Shoah.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

⁷ Le film *Sobibor* (2018) — qui nécessiterait une critique rigoureuse — du réalisateur Constantin Khabenski, première grosse production russe sur la Shoah, constitue-t-il une première ou une singularité ?

⁸ <https://fr.timesofisrael.com/discours-de-vladimir-poutine-a-yad-vashem-ce-crime-avait-des-complices/>, consulté le 24 septembre 2021.